

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: La pagination est comme suit : [101]- 132 p.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc.. have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc.. ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

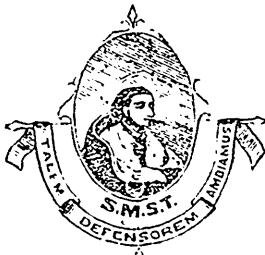
LES

Annales Térésiennes

PUBLICATION MENSUELLE

VII^e ANNÉE — 1^{re} LIVRAISON

DECEMBRE 1892



MONTREAL

J. M. VALOIS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1626, rue Notre-Dame, 1626.

LES ANNALES TERESIENNES

7^{me} ANNÉE — DÉCEMBRE 1892 — 4^{me} LIVRAISON

SOMMAIRE

UN COLLÉGIEN D'AUTREFOIS.—SCÈNES DE LA VIE SAUVAGE (M. LE JUGE ROUTHIER).—LE LAC DES BOIS, POÉSIE (PÈRE LORD, S. J.)—LE TEMPLE DE DIEU, SERMON.—À PROPOS D'INDUSTRIE LAITIÈRE.—PETITE CHRONIQUE.—NOTES DE CONDUITE.—PLACES DE SEMAINE.—PROPOS D'ÉCOLIERS.

UN COLLÉGIEN D'AUTREFOIS

M. le juge Routhier veut bien, pour nos *Annales*, détacher non pas une page mais un chapitre entier d'un livre qu'il prépare sur l'Ouest canadien. Ai-je besoin de le dire ? nous sommes tout fiers et tout reconnaissants de cette bonne fortune qui nous arrive à la manière des étrennes. Nous l'accueillons d'autant plus volontiers qu'elle nous fournit l'occasion de présenter à nos jeunes lecteurs ce frère aîné, ce collégien d'autrefois devenu l'homme éminent dont s'honorent à la fois la magistrature et les lettres canadiennes.

M. Routhier a raconté lui même comment vint à son père l'idée de le placer au collège.

« Un jour—j'avais onze ans—dit il, un huissier entra chez nous, porteur d'un bref d'exécution, et saisit notre mobilier. Je me fis expliquer ce que cela voulait dire, et

je me mis à pleurer. L'huissier dit alors à mon père : "*La maîtresse d'école m'a parié de cet enfant et dit qu'il a du talent ; mettez-le donc au collège, vous en ferez un avocat, peut-être un juge.*" Mon père s'est toujours souvenu de cette parole de l'huissier, qui n'avait pas cru être si bon prophète, et il me l'a souvent répétée. Ce qui est certain, c'est que mon entrée au collège fut décidée le jour même, et ce fut le dernier de mes beaux jours d'enfance sur les bords enchanteurs du lac des Deux-Montagnes !"

J'emprunte ces lignes à la publication : "*Les Hommes du jour,*" où M. A. D. Decelles a tracé de sa main de maître le portrait de M. Routhier. Je relève pourtant une erreur dans cette étude biographique. M. Decelles écrit : "C'est au séminaire de Sainte-Thérèse que M. Routhier a fait ses études classiques. On dit que les dispositions premières des élèves annoncent toujours quelle sera, plus tard, la caractéristique de leurs aptitudes. . . . Quiconque aurait fait alors des pronostics sur le jeune Routhier aurait risqué de passer pour un faux prophète. Chose étrange, en effet, notre orateur à l'imagination si puissante se distingua tout d'abord, au collège, dans les sciences exactes. Ce n'est que beaucoup plus tard que s'éveilla en lui la vocation littéraire." C'est *beaucoup plus tôt* qu'il eût fallu dire. N'en déplaise à M. Decelles, l'anomalie qu'il signale n'a pas existé. M. Routhier n'a pas dérogé à la loi commune qui veut que les fruits se révèlent, se préparent, s'élaborent dans les bourgeons et les fleurs du printemps. Notre écrivain a eu son printemps qui fut précoce même, et riche en fleurs. Son talent littéraire s'éveilla dès la classe de Troisième et ne fit que se développer dans les classes suivantes. Ses premières essais furent remarqués : ses confrères y applaudissaient, ses maîtres les appréciaient et les encourageaient.

Il est vrai qu'en philosophie le jeune Routhier trompa les pronostics faits sur son compte. On disait de lui qu'il avait du talent pour la littérature, mais qu'il ne réussirait pas dans les sciences exactes. Or, il arriva

que ce littérateur emporta d'emblée les premiers prix d'algèbre, de géométrie, de physique et de chimie. Mais toute la vérité est qu'à travers ses graves labeurs de philosophe il se ménageait encore des loisirs pour sacrifier aux Muses selon le conseil de Platon. Il ruminait des vers entre deux problèmes d'algèbre ; il essayait ses jeunes ailes d'orateur dans la Société Littéraire, notre académie d'alors et ailleurs encore. Vous souvient-il, Juge, de cette avalanche d'éloquence que provoquèrent nos élections d'écoliers pendant l'hiver de 1858 ? Vous vous escrimiez en même temps de la plume dans l'*Arbre politique*, et vous portiez des coups dont j'ai gardé la mémoire. Mais, je me hâte de le dire, vous n'étiez pas toujours armé en guerre. Il y avait d'autres moments et d'autres scènes où nous nous retrouvions joyeux compagnons, occupés à deviser des incidents de la vie écolière ou des projets d'avenir. O les bons moments !— ai-je écrit ailleurs.— Nous étions là à causer, rire, chanter : et lui, notre futur juge, causait plus dru, chantait et riait plus fort que personne à tous les échos d'alentour. C'était bien son droit du reste puisqu'il était l'âme de nos cercles intimes et qu'il jouissait parmi nous du pouvoir incontesté de dérider les fronts et de mettre le rire aux lèvres. Je dois ajouter en toute justice qu'il n'usait point de ce pouvoir ailleurs qu'en récréation. A l'étude notre philosophe se reprenait lui-même, grave, réfléchi, affectionné aux études et aux lectures sérieuses, préparant dans les *Soirées de St-Petersbourg* et les *Études philosophiques* de Nicolas le penseur catholique que nous connaissons.

Après trente-quatre ans écoulés où sont les neiges . . . non, où sont ces fleurs d'antan ? Je ne les vois plus et j'avoue que je ne les regrette point en présence des fruits qu'elles ont donnés. Je retrouve notre collègien passé— non sans quelque transition—des bancs du collège au banc de la haute magistrature. Et je constate avec bonheur que le droit n'a pas nui aux lettres, que le juge n'a tué ni le poète ni l'orateur.

M. Routhier s'est placé par ses œuvres nombreuses et

fortes au premier rang de nos écrivains canadiens. Il y restera, car ses livres sont de ceux auxquels Buffon promet la vie et la durée : ils sont bien écrits. Et le style ne sert, ici, qu'à rehausser la richesse du fond, la noblesse de la pensée et du sentiment. Pourquoi M. Routhier écrirait-il ou parlerait-il, si ce n'est pour faire rayonner le beau dans les âmes, rendre témoignage à la vérité, glorifier notre patrie, servir la cause de Dieu et de l'Église ?

Cet écrivain est toujours nôtre, puisqu'il est resté Térésien. Ce titre n'ajoute pas à sa gloire de poète et d'orateur, mais il nous rend ses œuvres chères comme un bien de famille ; il les désigne à l'attention spéciale de nos jeunes Térésiens qui y trouveront, quelques-uns, peut-être, le germe d'une vocation littéraire ; tous, à coup sûr, des impressions saines, fécondes pour l'esprit et pour le cœur.

A. NANTEL, Ptre

SCENES DE LA VIE SAUVAGE

UN DUEL ÉTRANGE

Ils s'en allaient au hasard à travers la Prairie sans bornes. L'un était un guerrier cris ; l'autre était un Pied-Noir.

Tous deux étaient vêtus de peaux de bêtes, et armés jusqu'aux dents, d'arcs et de flèches, de coutelas et de fusils.

Sans s'apercevoir, ils s'avançaient l'un vers l'autre, avec les précautions infinies qui deviennent un art chez les éclaireurs et les espions de ces tribus.

Le Cris était à la recherche du camp des Pieds-Noirs, et le Pied-Noir aurait voulu surprendre le camp des Cris.

Tantôt ils suivaient les sinuosités d'un ruisseau encaissé dans la plaine ; tantôt ils rampaient jusqu'au

sommet d'une colline, d'où, couchés dans les foins, ils inspectaient l'horizon. Ils fouillaient du regard tous les plis de terrain, et les moindres broussailles leur servaient d'embuscades.

Dans ce cirque immense qui n'a pas d'autre enceinte que les pans circulaires du firmament, et dont l'arène est baignée de vapeurs transparentes, le regard s'étend très loin. Il n'y a ni rochers, ni bois, ni haies, ni même de hautes bruyères qui interceptent la vue.

En même temps, le silence de la plaine est tel que le moindre bruit insolite semble devoir attirer l'attention. En mer, même dans les jours de calme, la vague a ses bruits et ses murmures, et le moindre souffle qui en ride la surface la fait chanter. Mais dans la prairie le vent qui passe en effleurant les herbes ne rompt pas le silence.

C'est le calme profond, solennel, non pas de la nature morte, mais de la nature qui n'a pas encore vécu.

On se croirait revenu au commencement du monde, alors qu'il n'y avait ni habitations ni trace de vie humaine, et que le premier homme était seul en face de la nature.

Et cependant, au milieu de ces immenses solitudes, il y avait, à l'époque où nous parlons, de nombreuses tribus nomades qui se faisaient la guerre ; et chaque tribu avait ses guerriers en renom, ses héros dont on racontait les brillants faits d'armes.

Mais ce n'était pas dans les batailles que les braves se distinguaient le plus, et acquéraient des titres à l'admiration de leur tribu ; c'étaient dans des combats singuliers, ou dans des expéditions isolées.

Le jeune guerrier qui voulait se faire un nom partait seul pour surprendre le camp des ennemis ; il allait à pied, et non à cheval, pour se cacher plus aisément. Il cheminait tantôt le jour, tantôt la nuit, selon qu'il y avait plus ou moins de danger d'être découvert. Il n'allumait pas de feu, quand il se reposait ou s'arrêtait pour manger, parce que la fumée aurait pu trahir sa présence.

Quand il avait découvert le camp ennemi, il s'en approchait, au milieu des nuits les plus noires, avec toute

la prudence du serpent et en rampant comme lui à travers les herbes, de manière à tromper la vigilance des chiens eux-mêmes.

Puis, il s'élançait tout à coup vers la tente d'un chef, ou sur une sentinelle endormie ; il tuait et scalpait les premiers ennemis qu'il surprenait, et, quand l'éveil était donné, il s'enfuyait vers l'endroit où il avait vu paître les chevaux, se hissait en un clin d'œil sur celui qui lui avait paru le meilleur, et disparaissait bientôt dans la nuit, emmenant devant lui les coursiers affolés les plus éloignés du camp.

Qu'on imagine son triomphe quand il rentrait dans sa tribu, monté sur un cheval fringant, et portant à sa ceinture quelques chevelures des ennemis !

C'était une expédition de ce genre que rêvaient de faire les deux héros de ce récit, lorsque, par suite d'un accident de terrain qu'ils n'avaient pas soupçonné, ils s'aperçurent tout à coup, côtoyant l'un vers vers l'autre un ruisseau qui serpentait dans la plaine.

Ils firent halte, se mesurèrent des yeux et se mirent à réfléchir. Allaient-ils se battre ? Mais où serait la gloire de se battre ainsi sans témoins ? Et s'ils se blessaient tous deux mortellement, qui irait raconter aux frères leurs coups d'éclat et les péripéties de la lutte ?

De loin, ils se communiquèrent ces sentiments par signes, et, déposant leurs armes dans l'herbe, ils marchèrent l'un vers l'autre. Ils se saluèrent, s'assirent au bord du ruisseau, mangèrent et fumèrent encore, et l'un d'eux proposa de jouer.

La passion du jeu est bien dans la nature, et elle est terrible chez les sauvages. La proposition fut acceptée avec un cri de joie, et les deux joueurs, assis en face l'un de l'autre sur le tapis vert de la prairie, préparèrent le jeu qu'ils appellent *jeu de mains*.

L'espace de terrain qui les sépare est divisé en deux, et chacun y plante un nombre égal de bâtonnets représentant un nombre convenu de points. En même temps, la valeur des objets qu'ils vont jouer—car ils n'ont pas d'argent—est fixée par un nombre conventionnel de

points. Ainsi, par exemple, le fusil de chacun est évalué à 500 points, le coutelas et sa gaine à 100 points, le collier et la ceinture à 50 points chacun, et ainsi de suite pour tous les objets qui leur appartiennent, sans excepter les vêtements.

Ces préliminaires posés, ils tirent au sort pour savoir qui jouera le premier, et celui que le sort désigne prend deux petites pierres dans ses mains, et entonne un de ces chants bizarres, insaisissables, monotones, et sans paroles, qu'aucun artiste ne saurait noter.

Tout en chantant, il fait des passes, croise les mains derrière son dos, les ramène en avant, les élève, les abaisse, et les tenant bien fermées sous le regard de l'autre joueur, il lui fait deviner dans quelles mains sont les deux pierres.

S'il devine juste, il a gagné 10, 20, 30 points, ou plus, suivant la convention. S'il se trompe, il a perdu.

Le compte des points perdus ou gagnés se tient en arrachant les petits bâtons plantés dans le sol qui sert d'échiquier, et en les replantant dans les terrains du gagnant.

Alors, l'autre joueur prend les pierres, fait les mêmes passes, fredonne le même air "hé! hi! ho! hou! ho!" et fait deviner son adversaire.

C'est ainsi que nos deux guerriers s'amuserent pendant près de deux heures, avec des alternatives de joie et de chagrin qu'ils cachaient de leur mieux. Mais le sort s'était déclaré contre le Cris, et il avait tout perdu, jusqu'à ses vêtements.

Tout triomphant, le Pied-Noir se leva, et s'en alla boire au ruisseau.

Soudain, le Cris, qui était resté assis avec un air sombre, lui dit :

— Veux-tu jouer encore ?

— Je veux bien, reprit le Pied-Noir, mais tu n'as plus rien à mettre au jeu.

— Oui, j'ai encore quelque chose !

— Quoi donc ?

— Ma chevelure.

Le Pied-Noir poussa un cri de joie, et le jeu recommença. La chevelure fut estimée à 1000 points ! "Toute une fortune à dépenser encore, se disait le Cris ! Il faudra bien que la chance se déclare pour moi à la fin !" Et, tout en ayant la rage au cœur, il jouait avec un sang-froid imperturbable, poussant parfois des gémissements sourds ou des grognements sinistres.

Mais la fortune resta fidèle au Pied-Noir, et dans un dernier coup il acheva de gagner les mille points en jeu.

Le Cris ne prononça pas une parole et s'inclinant devant son ennemi, comme une victime devant le sacrificeur, il attendit l'exécution.

Le Pied-Noir, qui s'était levé, ramassa de la main gauche l'abondante chevelure de son adversaire, et, prenant son coutelas de la main droite, il traça d'un geste rapide un cercle sanglant autour de la tête de la victime et arracha violemment son horrible dépouille.

Puis, tirant de sa poche un mouchoir d'indienne rouge, il le lui offrit pour se panser.

Le malheureux Cris, qui avait porté ses deux mains à sa tête pour y retenir la peau qui descendait sur ses yeux, se rendit au ruisseau, et le Pied-Noir l'aida à se laver et à s'envelopper la tête dans son mouchoir.

Les deux guerriers se rassirent en silence, et le Pied-Noir proposa de dîner.

Tous deux mangèrent avec appétit, et fumèrent ensemble le calumet de paix.

Alors le Pied-Noir dit au Cris : "Je ne veux pas te laisser ainsi sans armes pour te défendre et te nourrir ; voici ton fusil et tes munitions que je te rends."

— Est-ce bien à moi, dit le Cris ? avec un éclair de joie.

— Certainement.

— Eh ! bien, alors, je veux jouer encore.

Et le jeu reprit avec acharnement.

Cette fois, enfin, la chance tourna, et le Pied-Noir se mit à perdre. Tout ce qu'il avait gagné passa bientôt en la possession du Cris, et jusqu'à ses propres armes et ses vêtements.

Comme le Cris, il mit alors au jeu sa propre chevelure et la perdit dans la même opération sanglante.

— “Tu es un brave, lui dit le Cris; et je veux être aussi généreux pour toi que tu l’as été pour moi. Je te rends tes armes et tes vêtements, et je ne veux garder que ta chevelure, comme tu garderas la mienne. Nous pourrons ainsi retourner vers nos gens, et nous vanter d’avoir scalpé un ennemi. Ta chevelure sera mon trophée, et ma chevelure sera le tien.”

Ainsi finit cet étrange duel au jeu; et les deux joueurs terribles, après avoir encore fumé le calumet de paix, se dirent adieu, et reprirent le chemin de leur camp respectif.

A. B. ROUTHIER.

LE LAC DES BOIS

Qui peut voir sans plaisir ou quitter sans regrets
Ce lac délicieux couronné de forêts,

Cette virginale nature,

Ces pittoresques bords, ces flots purs et charmants

Qui semblent un miroir construit par des géants

Au sein d’un cadre de verdure ?

Ici, de grands rochers au front chauve et changeant,

Du lac, l’un près de l’autre, au regard émergeant

Forment des myriades d’îles.

Quand vous les contemplez espacés à fleur d’eau

Vous croyez voir dormir, immobile, un troupeau

De gigantesques crocodiles !

Là, des bois verdojants au sommet des flots

Miroitent mollement, dans le calme des flots,

Comme des monceaux de verdure.

Jetés par le Très-Haut dans ce lac endormi,

Et qui semblent flotter, enfoncés à demi,

Près du bord, dans cette onde pure.

Plus loin, entre ces rocs recouverts de bouleaux
Entendez-vous un bruit comme de grandes eaux

Que l'écho partout repercute ?

Déchirant de ses flots les rochers échancrés,
Le lac soudain bondit de ses bords resserrés,
Dans une vaste et double chute.

Parfois, l'Indien hâlé, muni d'un aviron,
Sur son canot d'écorce, en frôlant le gazon,
Vient longer la rive fleurie.

Souvenir d'un autre âge, épave du passé,
Ces hommes, reste obscur d'un grand peuple effacé,
Vous jettent dans la rêverie....

* *
* *

Trois siècles sont passés dans le fleuve des âges.
Sur les bords de ce lac, et sur ces mêmes plages
Que mille toits dorent là-bas,

Des peuples tatoués erraient à l'aventure,
Intrépides guerriers, portant à leur ceinture
Des scalpels et des tomahacks.

Que les temps sont changés ! Les peuplades sans nombre
Qui foulaient cette rive, ont passé comme une ombre,

Un rare wigwam, près des eaux,
A peine fume encor, sous un bois solitaire.
Déjà, de tous côtés, la forêt séculaire
Disparaît devant les hameaux.

Et sur ces mêmes eaux où voguait la pirogue
Maint paquebot coquet tourmente l'onde et vogue
Quand brille l'aube du matin.

Au-dessus des flots, leur double cheminée,
Promenant dans les cieux une noire traînée,
Va du Portage à Keewatin.

Partout je vois l'usine et sa longue fumée ;
Partout je vois fuser la vapeur comprimée

Qui blanchit sur l'azur des cieux.
Et puis, cent fois le jour, sur le rocher qui gronde,
Serpente sous le bois, près de l'onde profonde,
Quelque convoi vertigineux.

Le Progrès courbe tout devant sa main puissante,
Pour mouvoir ses engins, la foudre obeissante
Prête un bras vertigineux,
Et nouveau Prométhée au dessein téméraire,
Il a su dérober, pour éclairer la terre,
Les feux éblouissants des cieux !

Le sauvage étonné voit tout changer de face :
Comme une ombre qui fuit, sa peuplade s'efface,
Et disparaît à l'horizon.
Quand un peuple a rempli toutes ses destinées,
Il sombre et s'engloutit, et le flot des années
Dépose une autre nation.

T. LORD, S. J.

LE TEMPLE DE DIEU

*Sermon prononcé à la bénédiction de la nouvelle église
de Hull.*

Le 25 septembre dernier, la ville de Hull inaugurerait avec éclat sa remarquable église. Mgr l'archevêque d'Ottawa, J. T. Duhamel, a béni, avec une véritable consolation et un pieux orgueil, ce temple, un des superbes monuments religieux de notre province. Les *Annales* regardent comme un devoir de donner quelques pages à cette fête splendide, car cette fête n'est pas chose étrangère aux Térésien. Plusieurs des nôtres y prirent une part large et honorée : Mgr N. Z. Lorrain officiait pontificalement en cette solennité ; un de nos professeurs donnait le sermon de circonstance ; enfin, ce jour-là, un autre Térésien, un estimé confrère de classe de Sa Gran-

deur Mgr le vicaire apostolique de Pontiac, le R. P. Lauzon, O. M. I., supérieur actuel de la maison de Hull, recevait, avec l'expression de l'allégresse et de la gratitude de la population de Hull, une récompense légitime de ses travaux et de ses services. En effet, c'est aux R.R. PP. Oblats et tout particulièrement au R. P. Lauzon, leur crré, que les citoyens de cette ville se déclarent redevables de leur bonheur. Un autre supérieur, le R. P. Cauvin, de mémoire bénie, avait commencé le grand œuvre ; au R. P. Lauzon, cependant, appartiennent les constantes fatigues et les soucis troublants de l'œuvre exécutée, et partant les vrais mérites. Pour garder de cette joyeuse et sainte journée un souvenir plus durable, nous publions, ici même, le sermon prononcé, en cette circonstance, par notre professeur de rhétorique, M. l'abbé S. Corbeil.

Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi :
 In domum Domini ibimus.
 Je me suis réjoui parce qu'il m'a été dit :
 Nous irons dans la maison du Seigneur.
 Ps, 121, v. 1.

MES SEIGNEURS, MES FRÈRES,

La joie dont s'animent universellement, aujourd'hui, cette chrétienne assemblée et la cité de Hull, m'a mis sur les lèvres la divine parole que je viens de citer. Comme autrefois les enfants de Juda qu'avaient affligés cinquante ans de captivité à Babylone, ayant appris par les prophètes qu'ils allaient bientôt revoir rebâti avec splendeur Jérusalem et le temple de Salomon, tressaillaient d'une allégresse religieuse à la fois et patriotique, de même, chrétiens de Hull, mes Frères, qui avez pleuré si longtemps votre temple détruit dans un vaste incendie, avertis par vos pasteurs dévoués de ce jour de célestes bénédictions, appelés au bruit des cloches saintes carillonnant, vous êtes sortis de vos demeures et l'âme pénétrée d'un bonheur pieux, vous avez hâté vos pas vers le nouveau sanctuaire. Sans doute, au fond de vos cœurs, une voix se faisait entendre ; elle disait : Il est enfin

venu le terme de la cruelle épreuve ; enfin Dieu possédera au milieu de nous un temple consacré à sa gloire ; aujourd'hui même nous y entrerons et sur ses sacrés parvis nous fléchirons le genou devant l'Éternel. *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus.*

Oh ! qu'il fut triste et désastreux pour votre cité, mes Frères, ce 5 juin 1888 ! Les cloches de la vieille église jet-uent dans les airs des plaintes et des sanglots. Les populations de Hull et d'Ottawa s'émeuvent ; elles accourent au lieu du sinistre. Un spectacle lamentable leur est donné. Le feu ravageur, poussé par un vent fatal, roule ses flammes sur vingt maisons. L'église elle-même, éditée puis ornée avec tant de fatigues et de sacrifices par les Reboul, les Charpeney et les Cauvin, les fondateurs de la chrétienté de Hull, l'église, dis-je, n'échappe point à l'immense brasier. Partout éclatent les cris des âmes déchirées et leurs lamentations. Les hommes sont impuissants à contrôler le fléau. Quand Dieu, qui avait posé sur vous son bras accablant pour vous éprouver tous, fut satisfait, alors seulement les feux s'éteignirent. Mais toutes ces douleurs sont maintenant consolées. Les vestiges extrêmes de la grande conflagration s'effacent ; tout est renouvelé pour l'honneur et la gloire de Hull ; tout est relevé plus grandiose, plus somptueux, plus embelli. Et aujourd'hui, pour rendre à Dieu vos actions de grâces et manifester avec éclat votre joie, vous montez au temple nouveau, et dans une solennité mémorable vous en célébrez l'ouverture et la bénédiction. *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus.*

Cependant, mes bien chers Frères, en ce jour de fête religieuse, la raison principale de votre sainte joie, c'est que votre cœur trouve, dans le bienfait d'une église, une satisfaction à l'un de ses plus impérieux besoins : je veux dire le besoin de la présence de Dieu. C'est ici un des grands mystères du cœur de l'homme et puisque la présente solennité le rappelle à nos esprits, arrêtons-nous quelque temps sur ce sujet, dans une méditation pieuse.

Expliquant la nature intime du cœur de l'homme et rappelant la suite des manifestations divines à travers

les siècles écoulés, je veux vous exposer combien il importe à notre félicité que Dieu fasse sentir sa présence amie à notre cœur, et avec quelle complaisance, avec quelle miséricorde Dieu voulut se manifester et se donner à l'homme.

I

Le cœur de l'homme ignorera le bonheur, s'il ne jouit pas de la présence de son Dieu. Cette nécessité est si grave, mes Frères, que l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ a exprimé avec autant de vérité que de hardiesse cette pensée : Le ciel sans Jésus serait aux élus intolérable comme l'enfer, et l'enfer avec Jésus se changerait en paradis.

Les livres sacrés nous donnent un exemple éclatant de ce tourment de l'homme séparé de son Dieu. Rappelez-vous, mes Frères, le puissant et glorieux Salomon. Assis sur le trône de David, son père, il eut en partage tous les bonheurs terrestres : puissance, voluptés, richesses, admiration du genre humain. Avec toute l'activité de sa grande âme Salomon se donna à la jouissance de ses biens. Mais qu'arriva-t-il ? O partisans du monde, de ses pompes et de ses enivremens, soyez à jamais confondus ! Qu'arriva-t-il ? Toutes ces terrestres félicités laissèrent le cœur du roi fortuné dans une souffrance inconsolable. Après avoir bu, jusqu'à l'épuiser, à la coupe enchantée, Salomon interrogea son cœur, le croyant satisfait. et son cœur répondit par des gémissemens. Dégoûté de ses vains labeurs, Salomon vieilli jeta ce cri d'amertume et de dépit, cri désespéré que l'Esprit-Saint nous a conservé pour notre édification : "Voici que j'ai tout vu, tout possédé et tout goûté ! et j'ai reconnu que toutes les ivresses du siècle présent étaient mensonge, vanité et affliction d'esprit. *Vidi cuncta quæ fiunt sub sole et ecce universa vanitas et afflictio spiritus.* Quoi donc ! ce cœur est-il insatiable ?—Hélas ! il s'ouvre comme un abîme, et plus, pour apaiser ses désirs dévorans, le monde lui donne ses joies en proie, plus cet abîme s'élargit et se

creuse. Grand Dieu ! ce cœur a-t-il été créé pour souffrir éternellement !—Vous nous avez faits pour vous, disait Saint Augustin au livre de ses confessions, vous nous avez faits pour vous, mon Dieu, et notre cœur est dans une angoisse mortelle jusqu'à ce qu'il se repose en vous. Ce cri d'Augustin converti est le cri de l'humanité désabusée. Non, mes Frères, notre cœur n'est pas créé pour être malheureux. C'est Dieu qui l'a fait, *Finxit singillatim corda eorum* ; c'est Dieu qui l'a fait, et il l'a fait pour lui, partant pour l'éternel bonheur. Comme il a mis au cœur de l'enfant l'amour de sa mère, au cœur du citoyen l'amour de son pays, Dieu a mis au cœur de l'homme l'amour de son créateur, la faim, la soif de son Dieu qui est son souverain bien. Dieu seul pourra donc le remplir, et Dieu seul veut être son seul amour et sa jouissance. Aussi après l'avoir créé dans l'innocence et l'avoir placé au jardin délicieux de l'Eden, Dieu se manifesta-t-il à l'homme, et comme nous l'apprennent les saints livres, par sa présence et son entretien inonda-t-il le cœur d'Adam de délices inénarrables.

Hélas ! faut-il que le malheureux Adam ait brisé la douce amitié, rompu l'adorable harmonie de l'homme avec Dieu ! A cause du péché, ô ouvrage vraiment funeste de l'iniquité ! Dieu dut se cacher à son ingrate créature, et, en dérobant sa présence, laisser l'homme dans la confusion et une amère désolation.

II

Mes Frères, si le cœur de l'homme s'était perverti dans Adam, il n'avait pourtant pas perdu sa nature. Il garda donc sa faim, sa soif de Dieu, et quoique l'Eternel eût semblé le rejeter, l'homme, avec l'espérance de le retrouver, se mit à sa recherche.

Ici l'humanité se partagea en deux camps : le camp principal comprit les peuples de la gentilité. Ces peuples cherchèrent leur créateur et leur Dieu, mais, ô illusion funeste ! ils se flattèrent de le rencontrer tout en demeurant dans leurs iniquités. A cause de leurs voies impies,

Dieu, (il le fallait bien), s'éloigna davantage de leur esprit et de leur cœur. Les hommes corrompus se créèrent alors des dieux selon leurs passions mauvaises, et se bâtirent des temples pour les abriter. L'idolâtrie, la hideuse superstition couvrirent bientôt la terre de temples abhorrés, et firent monter vers le ciel la fumée de sacrifices maudits de Dieu.

Cependant, fléchi par les douleurs du Christ Rédempteur entrevu à travers les temps à venir, ému des misères et des repentirs de l'humaine créature, Dieu s'était choisi parmi les enfants des hommes de fidèles serviteurs. Avec eux il allait reconstruire la cité de Dieu sur la terre ; par eux, il allait renouer avec l'homme le divin commerce, et lui rendre avec sa présence ses riches bénédictions.

Dieu pourtant se redonna à l'homme avec mesure et par degré, selon que les siècles, en s'écoulant, rapprochaient davantage l'humanité des temps messianiques, de ces temps bénis, veux-je dire, où le Verbe incarné apparaissait à l'humanité pour réconcilier la terre avec les cieux.

Dieu se manifesta d'abord aux patriarches, mais avec parcimonie. Il se manifestait ou en leur frissonnant entendre une voix qui bientôt tombait, ou en déroulant à leur regard un nuage de gloire qui bientôt se dissipait, ou en cachant sa majesté sous un fantôme aux apparences humaines et resplendissantes qui bientôt s'évanouissaient. Il agréait leurs vœux et leurs adorations, mais ces devoirs de religion, il ne les recevait ailleurs que dans le temple, dans le temple grandiose de la nature. Oh ! certes, il est beau ce temple de la création ! Quel homme à l'intelligence éclairée et au cœur sensible a pu le contempler sans une religieuse admiration ? Devant les splendeurs de cette voûte azurée qui, le jour, s'illumine et s'enflamme des feux et de la gloire du radieux soleil ; qui, la nuit, se décore de mille sphères embrasées, donnant au firmament des reflets de diamant ; au spectacle des beautés inouïes qui se succèdent sur la terre dans la suite des saisons, les patriarches, sans doute frissonnant d'une horreur sacrée, y croyaient voir passer l'ombre glorieuse

de Jéhovah ; émus et ravis, ils tombaient à genoux en disant : *Quam magna e t domus Dni et ingens locus possessionis ejus !* Oh ! que votre temple est grand, mon Dieu, qu'immense est le lieu de votre domination !

III

Cependant, mes Frères, ces ineffables manifestations de la divinité ne suffisaient ni au cœur de l'homme ni au cœur de Dieu. Le temple de la nature est admirable assurément, mais Dieu y fait éclater sa majesté qui confond et épouvante, plutôt qu'il n'y fait voir sa miséricorde qui rassure, et goûter sa présence amie qui console. En outre, devant ces grands spectacles de la création, l'imagination s'égaré facilement et le cœur, un moment dans l'extase, perd bientôt sa piété, comme un parfum exposé au grand air bientôt s'évapore.

Dieu voulut donc déclarer avec plus d'éclat et fixer plus visiblement sa présence au milieu des hommes. Entre cent peuples divers il se choisit un peuple, le conduisit par mille prodiges dans une terre de bénédiction, puis éleva au milieu de ses générations un temple d'une inénarrable magnificence. Les livres saints nous racontent les allégresses du peuple hébreu et les merveilles opérées par Dieu aux jours solennels de la dédicace de ce temple qui fut celui de Salomon. Le peuple d'Israël et son roi, entourant le sanctuaire, chantaient des hymnes au Très-Haut. Les prêtres et les lévites immolaient au milieu des prières publiques d'innombrables victimes, Dieu multipliait ses prodiges pour consacrer ce temple unique sur la terre, et le premier qu'il ait accepté à sa gloire. Un feu miraculeux descendit du ciel et consuma les holocaustes ; sur le temple entier s'abassa, sous une forme sensible et resplendissante, la majesté de Jéhovah, et la maison de prière fut remplie de sa gloire. Les douze tribus se prosternèrent la face contre terre pour adorer : elles louèrent Jéhovah et chantèrent : Jéhovah est bon et sa miséricorde est éternelle. *Confitemini Domino quoniam bonus, quoniam in æternum miséricordia ejus.* (ii Par. c. 5.)

IV

Mais voici venus les siècles chrétiens, et Dieu a résolu de se signaler par de plus grands bienfaits. Si admirables que soient les faveurs du Tout-Puissant à l'endroit des Hébreux, elles se sont effacées devant les intimes communications que le Messie, Fils de Dieu, établit entre le ciel et la terre. Sous la loi d'amour et de grâce, Dieu va prouver vraiment qu'il fait ses délices d'habiter avec les enfants des hommes. Au peuple choisi de l'Ancien Testament il se révélait avec amour, il est vrai, mais enfin ne se manifestait-il que dans un temple, un seul par tout l'univers, celui de Jérusalem, et ne déclarait-il sa présence qu'à des jours rares et incertains. Au peuple chrétien le Seigneur se communiqua avec plénitude. Cette communication était devenue nécessaire. La faim, la soif de Dieu étaient devenues chez l'homme une passion. Plus Dieu s'était fait goûter, plus le cœur criait saintement : Encore, mon Dieu, encore ! Dieu donc se donna avec plénitude, je veux dire, et partout et toujours.

Ce grand bienfait le Christ nous le mérita par son immolation sanglante au sommet de Golgotha. Par ce douloureux sacrifice, accompli au centre du monde et de l'humanité, le Christ, selon la doctrine de saint Jean Chrysostome, sanctifia la terre entière, et toutes les régions du globe terrestre qu'avait souillées l'idolâtrie, devinrent lieux propres à la prière publique. C'est en effet depuis ce temps, mes Frères, que partout, c'est-à-dire sur tous les continents, dans toutes les provinces et les villes, dans tous les villages et les hameaux il fut permis par Dieu de lui élever des temples, temples qu'il fait complaisamment les sièges de sa manifeste, perpétuelle et miséricordieuse présence. O sanctuaire, ô chapelle sainte, vous êtes vraiment le tabernacle de Dieu au milieu des hommes et le lieu de sa perpétuelle présence. *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus*. Moïse se plaisait à dire aux enfants d'Israël : Non, il n'est point de nation si grande, si glorieuse à qui ses dieux soient présents comme le nôtre

l'est à nous-mêmes. Qu'aurait-il dit du temple chrétien ? Oui, il est vraiment le tabernacle de Dieu au milieu des hommes. C'est le ciel descendu sur la terre. Ici Dieu est à nous pleinement ; la foi nous le révèle substantiellement présent sur l'autel ; l'Eucharistie nous le fait posséder, et, ô prodige d'amour ! si on le veut, par la communion sainte, elle nous en donne la jouissance. *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus.*

V

Le cœur de l'homme éprouve un impérieux besoin de connaître Dieu et de jouir de sa présence manifeste et amie. A travers les siècles écoulés, comme nous l'apprend l'histoire des époques religieuses, la patriarchale, la mosaïque, la chrétienne, Dieu a satisfait à ce besoin toujours plus libéralement. Ce n'est pourtant que dans l'Eglise catholique que Dieu accorde à cette fain divine une pleine satisfaction. Mes Frères, en vous exposant cette doctrine historique et théologique, si j'ai eu l'avantage de me faire entendre, vous comprenez maintenant avec quelle vivacité et légitimité de sentiment on chante, en de pareilles solennités, la parole des Israélites rendus à la patrie et à Dieu : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus.*

Tous les Juifs, cependant, qui étaient montés à Jérusalem après la longue captivité, n'éprouvèrent pas une joie égale. Au témoignage des saints Livres, les anciens, qui avaient vu le temple de Salomon, jetaient des plaintes et versaient des larmes, en contemplant le temple nouveau si inférieur au premier en grandeur et en magnificence. Pour vous, mes Frères, vous n'aurez pas de semblables regrets. L'église nouvelle l'emporte sur l'ancienne par son parfait achèvement et par ses grandioses beautés. Aussi, après quatre années d'exil, vous revenez tous, tous au nouveau sanctuaire avec une joie plus universelle et souveraine, et tous vos cœurs frémissent et tressaillent des émotions pieuses qui faisaient les enfants

de Jada s'écrier : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus.*

Mais quel lugubre souvenir vient ici saisir mon âme. Non, vous n'êtes pas tous revenus. Il en manque un surtout, celui, il semble, qui avait le plus le droit d'être au bonheur de cette journée. Au jour du désastre et des ruines, il avait été votre consolateur ; sous les coups de la Providence, non seulement il se montrait d'une incompréhensible vertu ; mais encore plus grand que son malheur, il jetait les fondements de ce temple magnifique, monument qui honorera votre cité et tout le diocèse. Cependant le Révérend Père Cauvin est tombé sur le théâtre de ses divins labeurs, et vous ne verrez plus cette figure vénérée. Il n'a paru au milieu de vous que pour traverser avec vous le temps des épreuves accablantes, et quand des jours meilleurs allaient luire, Dieu l'a retiré de ce monde. Pourtant, non, il ne vous a pas quittés tout à fait. Ses cendres bénies sont déposées sous le sanctuaire, et vous pourrez les honorer d'un monument, gage digne de votre profonde vénération. Son âme, telle est notre espérance, est introduite au tabernacle de la Jérusalem céleste. De là, le vénérable Père assiste à cette solennité terrestre, et par ma bouche, il vous dit : C'est au tabernacle de Dieu pour l'éternité que je vous convie, ô vous tous que j'ai aimés, vous, au salut desquels pendant douze ans je me suis fatigué, à la sanctification desquels travaillant j'ai reçu le coup de mort. Aimez et fréquentez avec zèle le temple terrestre qui vous est donné par mes collaborateurs et mon dévoué successeur. Participez souvent avec une piété toujours croissante aux grâces de Dieu dont le sacrifice de l'autel et les sacrements sont les divers réservoirs. Ainsi sanctifiés, vous entrerez à votre tour au temple éternel du ciel pour y jouir de Dieu, de sa présence, de son bonheur et de sa gloire éternelle.

Ces vœux de votre vénéré Père sont aussi les miens. Puisse la bénédiction de Monseigneur vous être le gage heureux de ces célestes souhaits ! Amen.

A PROPOS D'INDUSTRIE LAITIÈRE

Le 13 et 14 décembre c'était fête à Sainte-Thérèse. La Société d'Industrie Laitière y venait tenir sa convention annuelle. Elle venait même frapper à la porte du séminaire, sûre qu'elle était d'être accueillie à bras ouverts comme un hôte attendu et invité d'avance. Nous connaissions, en effet, la Société d'Industrie Laitière, la mission qu'elle s'est donnée et qu'elle remplit depuis dix ans, les succès qu'elle a obtenus et les espérances plus belles encore de l'avenir : nous savions qu'elle est en train de régénérer notre agriculture, partant d'accroître la richesse publique et d'assurer le meilleur élément de notre prospérité nationale. Elle était donc bien venue sous notre toit, dans nos salles, cette honorable Société ; bienvenus étaient ses membres et ses directeurs. Nous étions heureux de les recevoir ; nous nous tenions même honorés de leur visite, et d'autant plus que nous voyions parmi eux des citoyens distingués, des agronomes qui par leur services et leur long dévouement à la cause agricole méritent d'être placés au rang des bienfaiteurs publics. Dans leurs personnes, c'était l'agriculture elle-même que nous honorions, c'était la profession agricole et la classe laborieuse qu'elle représente, c'était l'âme du peuple canadien.

En rendant cet hommage solennel à l'agriculture, nous étions bien dans le rôle du clergé, qui, dans ce pays ne s'est jamais désintéressé d'aucune question d'ordre temporel, du moment qu'il y a vu engagé le bien-être du peuple confié à sa sollicitude. Nous étions fidèles aussi aux traditions de ce séminaire qui se trouve lié à l'agriculture et pas ses intérêts et par son histoire. Nous ne pouvons oublier, en effet, que deux de nos anciens supérieurs furent des agronomes distingués : l'un, M. Jos. Duquet, le premier élève prêtre de ce séminaire et le bras droit de M. Ducharme dans sa fondation, fut un apôtre constant de l'agriculture et inaugura dans Sainte-Thérèse l'ère du progrès agricole ; l'autre, M. Stanislas Tassé, organisa définitivement notre ferme que M. Duquet avait

créée, fit partie du Conseil d'Agriculture de la province et fut l'inspirateur des cercles agricoles.

Donc, à tous les titres, nous avons dû présenter nos hommages à cette grande dame de l'industrie laitière, et la laisser, deux jours durant, trôner dans nos murs en souveraine, même avec le pouvoir de suspendre le règlement, de faire fléchir l'inflexible discipline, d'imposer silence à la philosophie, à la physique, voire même à la rhétorique, d'allonger les récréations, de prolonger les veillées, etc... Le tout, au grand plaisir de nos collégiens, qui ont dû s'écrier avec le Mélibée de Virgile : *Deus nobis hæc otia fecit...* Et aussi, je l'espère, à leur grand profit, puisqu'ils en estiment davantage maintenant l'agriculture et la profession agricole. Qui sait si quelqu'un d'entre eux n'a pas déjà commencé son idylle pastorale et ne se voit, en rêve du moins, entouré de grasses vaches canadiennes, aux fines têtes, au poil luisant, aux mamelles gonflées qui promettent des ruisseaux de lait et des montagnes de beurre?... Vraiment, au seuil de la nouvelle année, je pourrais souhaiter pis à ce collégien que de voir se réaliser un tel rêve.

A. NANTEL, Ptre.

31 decembre 1892.

PETITE CHRONIQUE

Marie immaculée, 8 décembre. — “L’Immaculée Conception ! alliance de termes dont nul n’aurait eu l’idée, si elle ne répondait à une réalité divine. Privilège, exemption qui éclairent, par la puissance du contraste, l’étendue et l’horreur de l’originelle dépravation. En Marie, dès la conception, les richesses, les splendeurs de la grâce, le lis d’une incomparable pureté, lumières sublimes, ineffable harmonie des sens et des puissances.” Elle est toute belle, toute parfaite. En l’homme, flétrissure infamante, ténèbres de l’ignorance, révolte des

“sens contre la raison, germe exubérant de tous les vices, flots empoisonnés des passions qui ravagent le cœur... Et notre humiliante misère, dirait Bourdaloue, ne nous humilie pas ! Marie avec la plénitude de la grâce—*gratia plena*—a été humble ; nous avec le néant du péché, nous sommes superbes.” O Marie immaculée, priez pour nous, *Mater misericordiæ*—vous, la Mère de miséricorde, qui ne pouvez l'être que pour nous, et pour nous pécheurs ! (1)

Agriculture, 12 et 13 décembre.—Dan'sun de ses beaux chants patriotiques, Crémazie contemplant l'avenir de la race française en Canada, écrivait cette pensée :

“*Tout est dans ce seul mot : Colonisation !*”

A côté de la *colonisation* eté galement puissante à exalter bien haut l'enthousiasme du poète comme à intéresser grandement les études de l'économiste canadien, l'agriculture mérite de prendre place et de figurer avec honneur. Non, jamais nous ne comprendrons assez ce que doit signifier pour nous, Canadiens, ce grand mot “*Agriculture !*”

Grâce à la convention annuelle que les membres de l'Industrie laitière de la province de Québec ont tenue à Ste-Thérèse, durant ce mois de décembre, nous osons nous flatter de comprendre mieux et le mot et la chose. Le séminaire ayant mis nos salles de récréation à la disposition du public, il va sans dire que nous fûmes agréablement forcés d'assister aux savantes discussions qui se succédèrent sans désemparer deux jours durant.

Donc les 12 et 13 décembre, c'était un peu congé de grec et de latin à Ste-Thérèse. Les leçons de littérature, de philosophie et *a fortiori* des sciences naturelles, du-

(1) A la congrégation, 18 élèves prononcent leur acte de consécration à la sainte-Vierge, s'enrolent sous l'étendard, se font soldats congréganistes de Marie Immaculée.—Dieu et sa Très Sainte Mère leur soient en aide ! *Division des grands* : M. Bernard, C. Lacasse, W. Kennedy, A. Messier. *Division des petits* : J. M. Filiatrault, F. X. Gaudet, A. Boyer, J. et S. Ouimet ; Av. et Alph Nepveu, J. Guénet, L. Bélanger Z. Filion, E. Coursoi, W. Hurtubise, A. Bouvrette, A. St-Onge.—A la chapelle, il y a eu communion générale, ce matin.

rent s'effacer, en grande partie du moins, pour céder la place à un cours théorique et pratique d'agriculture et d'industrie laitière. Nos aimables hôtes, nos maîtres agronomes nous ont prouvé une fois de plus qu'ils ne sont pas à bout d'arguments, lorsqu'ils ont à faire l'éloge des cercles et des syndicats agricoles, à promouvoir le progrès de l'industrie laitière sous toutes ses formes : l'élevage et l'alimentation du bétail, la fabrication du beurre et du fromage, la conservation indéfinie du lait (lait condensé), etc., etc.

Nous avons beaucoup joui à les entendre ; leurs éloquentes dissertations ont répandu la lumière sur bien des points obscurs. Elles ont déposé dans nos jeunes cœurs des germes qui ne feront que se développer pour produire plus tard des fruits excellents. La cause qu'ils ont si bien défendue fera des adeptes à coup sûr. En attendant ils restera une conviction profonde dans nos esprits : elle sera mieux comprise, l'estime que nous devons avoir, jeunes et vieux, pour la carrière agricole dans notre pays. La parole tombée des lèvres et du cœur d'un véritable patriote : "*Emparons-nous du sol*" retentit plus fort à nos oreilles. Oui ! emparons-nous du sol, c'est-à-dire devenons-en les maîtres, faisons-lui produire tout ce qu'il peut donner et quelque chose de plus. Dieu ne l'a-t-il pas livré, comme le reste de la nature, à la fécondation des sueurs et du travail de l'homme ; ne veut-il pas qu'il devienne l'objet de nos soins industriels et de nos savantes investigations ?

La conclusion toute naturelle qui ressort de ce congrès agricole tenu dans nos murs (si conclusion il en faut tirer pour l'écolier), nous a été formulée directement dans une dernière séance, par M. J. C. Chapais dont le dévouement à la cause de l'industrie laitière est déjà si favorablement connu. Après nous avoir rappelé dans un langage imagé, de forme et de couleur tout agricoles, que nous sommes l'espoir de la patrie, la classe dirigeante de demain dans la société, l'éloquent conférencier nous exhorta chaleureusement à nous livrer avec ardeur à l'étude et en particulier à l'étude des sciences

physiques et naturelles. Il appuya son affirmation de la nécessité qu'il y a dans notre pays de donner à l'agriculture un caractère scientifique. Ce cachet malheureusement lui manque. Et tant que cette lacune n'aura pas été comblée, la question agricole ne sera pas placée sur son véritable terrain. Voilà pourquoi si nous voulons la faire progresser et lui donner une solution efficace, il nous faut en agriculture des hommes instruits, studieux, capables de rechercher les meilleures méthodes, de les faire réussir, de les faire généralement adopter.

C'était bien pensé et bien dit : ce fut aussi bien compris . . . Et nous nous retirâmes en jetant un regard d'envie sur le sort heureux et prospère qui serait fait à l'agriculteur, s'il était moins ignorant des secrets de son art.

O fortunatos nimium, sua si bona norint, Agricolas !

AGRICOLA.

NOTES DE CONDUITE POUR LE MOIS DE DECEMBRE

PARFAITEMENT BIEN

A. Ethier, S. Lonergan, Z. Nepveu, Z. Perrault, J. Roussil, C. Chaumont, O. Lorrain, J. Mignault, A. Ouimet, S. Guillet, E. Dubois, E. Lauzon, J. Filiatrault, A. Langlois, T. Martin, Z. Potvin, J. B. Bertrand, O. Boyer, W. Kennedy, J. Landry, R. Lauzon, L. Bélanger, E. Coursol, J. Kimipton, A. Messier, S. Ouimet, G. H. Piché.

TRÈS BIEN

J. Beaulieu, H. Deschambault, H. Latour, H. Le-doux, E. Lefebvre, C. Racine, A. Laplante, A. Blondin,

J. Godin, E. Lapointe, J. Barsalou, S. Brosseau, C. Chaumont, A. Graton, V. Joannet, U. Labelle, C. Lacasse, A. Taillefer, U. Donais, A. Clairoux, C. Breton, U. Demers, E. Desjardins, L. Dubois, A. Francœur, A. Graton, P. E. Rochon, S. Cloutier, N. Desjardins, A. Emery, D. Lalande, Z. Filion, H. Labelle, J. Ouimet, J. Lonergan, A. Dion, A. Labelle, G. Gascon.

PRESQUE TRÈS BIEN

A. Benoit, P. Cousineau, A. David, A. Geoffrion, J. St.-Amour, J. B. Aubry, A. Langlois, H. Longpré, J. Lorrain, P. Roy, J. de Lamothe, J. Drouin, A. Lalande, L. Lapointe, A. Papineau, A. Valois, A. Deschambault, A. Gauthier, A. Ste-Marie, C. Thérien, D. Chaumont, A. Demers, E. Deslauriers, T. Legault, E. Carrières, T. Desroches, J. Gauthier, J. Hurtubise, A. Leclair, H. Leguerrier, A. Boyer, E. Bélair, A. Bouvrette, A. Chamberland, U. Cyr, A. Demers, J. Desjardins, O. Desjardins, Z. Graton, J. Guénette, E. Hébert, A. Jamin, H. Lonergan, R. Millette, A. Nepveu, E. Prévost, A. St-Onge, F. Filion, D. Dorais, W. Hurtubise, C. Curry.

PREMIERS DE SEMAINE

PHILOSOPHIE

Logique.—1ers A. David, P. Cousineau, E. Lauzon, H. Ledoux, Z. Nepveu, Z. Perrault ; 2me S. Lonergan ; 3me A. Nantel.

Physique.—1er H. Ledoux ; 2mes E. Lefebvre, A. David, H. Deschambault ; 3me A. Benoit.

Géométrie.—1ers. M. Bernard, H. Deschambault, H. Latour ; H. Ledoux ; 2mes J. Leclair, E. Lefebvre ; 3me Z. Nepveu.

RHÉTORIQUE

Composition française.—1er C. Chaumont ; 2me A. Fauteux ; 3me J. Mignault ; 4me J. Morin.

Thème latin.—1er J. B. Aubry ; 2mes B. Gaudet, J. Mignault ; 3me C. Chaumont ; 4me A. Julien.

Version grecque.—1er J. Mignault ; 2me J. B. Aubry ; 3me D. Lorrain ; 4me A. Fauteux.

Devoir anglais.—1er J. Mignault ; 2me P. Roy ; 3me C. Chaumont ; 4me D. Dupuis.

SECONDE

Composition française.—1er J. Barsalou ; 2me A. Taillefer ; 3me J. Drouin ; 4me A. Haymond.

Composition latine.—1er J. Drouin ; 2me J. Barsalou ; 3me U. Labelle ; 4me A. Taillefer.

Version latine.—1ers J. Barsalou, J. Drouin ; 2mes C. Lacasse, A. Taillefer ; 3me J. de Lamothe.

Devoirs anglais.—1er J. Barsalou ; 2me J. Drouin, A. Taillefer ; 3me J. de Lamothe ; 4mes E. Gaboury, A. Papineau.

TROISIÈME

Prosodie latine.—1er A. Archambault ; 2me Z. Thérien ; 3me J. St-Jacques ; 4me C. Lafortune.

Thème latin.—1er J. M. Filiatrault ; 2mes T. Samoisette, J. St Jacques ; 3me W. Ste-Marie ; 4mes E. Lauzon, Z. Thérien.

Version latine.—1er C. Lafortune ; 2me T. Morin ; 3me W. Ste-Marie ; 4me J. St-Jacques.

Histoire du moyen âge.—1er A. Archambault ; 2me T. Morin ; 3me E. Corbeil ; 4me W. Ste-Marie.

QUATRIÈME

Version latine.—1er A. Langlois ; 2me C. Breton ; 3me A. Graton ; 4me P. E. Rochon.

Mémoire.—1er G. Thérien ; 2mes A. Graton, A. Langlois ; 3me C. Breton ; 4me P. E. Rochon.

Bon français.—1er A. Langlois ; 2me C. Breton ; 3me Z. Potvin ; 4mes A. Graton, P. E. Rochon.

Histoire romaine.—1er A. Langlois ; 2me A. Graton ; 3me A. Demers ; 4me T. Dionne.

CINQUIÈME

Grammaire latine.—1er Jos Landry ; 2me R. Lauzon ; 3me Al. Emery ; 4mes A. Leclair, W. Kennedy.

Version latine.—1er L. Groulx ; 2me A. Emery ; 3me W. Kennedy ; 4mes E. Bernier, Z. Dupras.

Anglais.—1er W. Couture ; 2me L. Groulx ; 3mes A. Emery, Z. Dupras, J. B. Bertrand ; 4me Jos Lavigneur.

Histoire ecclésiastique.—1ers J. B. Bertrand, Jos Landry, L. Groulx, G. Rochon ; 2mes A. Riopel, C. Coursol.

SIXIÈME

Version latine.—1er S. Laferrière ; 2me E. Bélair ; 3mes L. Cousineau, L. Desjardins ; 4me A. Archambault.

Mémoire.—1er J. Verschelden ; 2me O. Vézina ; 3me A. Messier ; 4me A. Duhamel.

Anglais.—1er O. Philion ; 2me S. Laferrière ; 3me G. Faucher ; 4mes A. Duhamel, Z. Philion.

Arithmétique.—1ers A. Archambault, O. Vézina ; 2me E. Lévesque ; 3mes L. Bélanger, J. Lonergan ; 4me E. Labelle.

COURS PRATIQUE

IÈRE DIVISION

Français.—1er O. Alarie ; 2me A. Dion ; 3me O. Dion ; 4me A. Hébert.

Histoire sainte. — 1ers A. Hébert, O. Chartier, O. Dion ; 2me F. Filion ; 3me J. Lawlor ; 4me E. Lévesque.

Arithmétique. — 1ers A. Hébert, A. Labelle ; 2me O. Chartier ; 3me E. Jasmin ; 4me A. Labelle.

2ÈME DIVISION

Français. — 1er J. Latouche ; 2me L. Jasmin ; 3me R. Sharing.

Arithmétique. — 1er G. Latouche ; 2me J. Bélanger ; 3me R. Sharing.

Calligraphie. — 1er G. Gascon ; 2me C. Beaulieu ; 3me O. Dorais.

PROFOS D'ECOLIERS

L'automne et l'écolier.

Alors que nos forêts ont perdu leur verdure,
Que le froid aqulon se déchainant du nord
Emporte en se jouant de nos bois la parure,
Rien n'est riant, et tout nous rappelle la mort.

L'écolier ressent bien des saisons cette injure ;
Le ciel s'est assombri, la nature s'endort,
Plus de joyeux ébats sous l'épaisse ramure ;
L'automne a tout glacé dès le premier abord.

Hélas ! pauvre écolier, ta joie au loin s'envole,
Ta figure s'allonge et ton cœur se désole,
Mais à quoi bon cela ? Tu n'y gagneras rien.

C'est s'oublier beaucoup que d'aimer la tristesse ;
Allons, ami, courage, un peu plus de sagesse,
Ne vois plus le ciel gris, joue, et tout ira bien.

ANDRÉ FAUTEUX.

Une heure bien employée. — Qu'est-ce donc ? quand vient le jeudi soir, on ne voit guère d'Académiciens dans notre salle de récréation. La promenade, les joyeux propos semblent n'avoir plus leurs attraits. Ah ! j'y suis ! l'après-midi de congé a suffisamment procuré ces loisirs. Le soir, il nous faut d'autres amusements. Excellente idée que de venir prendre place au salon de notre bienveillant directeur de l'Académie. Là s'écoule une heure où l'on mêle l'utile à l'agréable. On parle de tout un peu. Avec empressement, monsieur le supérieur s'informe comment s'est passé le congé, si la balle a volé sous nos coups vigoureux. Car il tient fort à ce que les congés soient tout aussi bien employés que les études. *Mens sana in corpore sano.* Voilà sa maxime favorite. Puis la conversation va son train. De paroles en paroles l'on aborde parfois de grands sujets.

De ce temps-ci, un grand événement agite la France, Renan vient de mourir. Renan, l'homme aux noires pensées, avait cependant un style des plus brillants ; et, singulière coïncidence, au moment où la France voyait mourir un de ses meilleurs stylistes, l'Angleterre perdait le grand poète Tennyson. A tort ou à raison quelqu'un a dit : " La prose de Renan et la poésie de Tennyson sont la plus belle musique sur laquelle une génération puisse s'endormir "

Mais qu'ont servi à Renan ces brillantes qualités ? Le malheureux ! Second Judas, il fut vaincu par un trop grand amour non pas d'un vil argent, mais de lui-même. L'orgueil avait grandi dans son cœur, il s'abandonna à tous les écarts d'une prétendue liberté qui ne fut en réalité que de la licence. Aussi eut-il une fin des plus terribles. A son agonie on vit se renouveler les scènes d'un Arius mourant.

Exemple dont nous devons tirer profit. Le talent doit tourner toutes ses forces vers le bon et le vrai. Abordant ainsi toutes questions le temps passe agréablement. A nous donc de répondre à la cordiale invitation de monsieur le supérieur : c'est là une heure bien employée.

ARCADE ETHIER.

Souvenir. — Te souvient-il, André, de l'orme séculaire d'autrefois ? Avec le feuillage de quelque frère, il ombrageait le coteau voisin de notre cour (nous étions encore alors Benjamins dans la famille Térésienne). Il faisait beau, n'est-ce pas ? de le voir balancer sa ramure aux premiers rayons du soleil ; elle était toute chargée des perles d'une éblouissante rosée. Il faisait bon aussi aux congés de juin, quand le soleil au milieu de sa course semble s'arrêter pour brûler l'herbe des champs, il faisait bon d'être sous son ombrage. Que de fois, troupe folâtre, à cet âge où les soucis n'ont pas de place parmi les joies, que de fois nous avons gambadé sur la verte pelouse qu'il préservait des ardeurs de l'astre en feu ! Que de rêves, que de projets y avons-nous faits ensemble ! Mais, hélas ! ce témoin de nos temps dorés, de nos rêves et de nos illusions d'autrefois n'est déjà plus ! il a fini.

Du bout de l'horizon, se déchaînant avec furie, le terrible cyclone de 92 l'a terrassé. Le tronc seul, épargné, survivait encore pour nous permettre d'évoquer nos souvenirs d'antan. Mais l'homme a prêté la main à la fureur des éléments, et maintenant, il n'y a plus rien. Hier soir, 10 novembre, une lueur sinistre éclairait le coteau ; c'était le reste de l'orme séculaire, qui périsait au milieu des flammes.

Destruction et néant, voilà le cruel destin des choses d'ici-bas.

JOS. MIGNAULT.

Artiste ! — Jeune homme, il avait cherché un bonheur vague, infini, délicieusement pur. Il s'était donné tout entier à l'art, sans regret, sans réserve, croyant qu'on apprécierait ce don de lui-même, comptant sans l'éternelle lassitude d'un public indifférent.

Avide d'idéal, de poésie, il se passionnait pour son art. Mais le désenchantement survenait, bafouant ses efforts, raillant ses aspirations ; et meurtri, l'aile cassée, il retombait lourdement sur la terre.

La parade mondaine avec sa banalité, ses coquetteries affichées, lui semblait une comédie, où le plus sot obt-

naît souvent le premier rôle ; et il se sentait pris d'un dégoût sans nom à la vue des intrigues et des menées basses de rivaux tapageurs.

Les joies de l'atelier ne suffisaient pas à cette imagination ardente, à cette sensibilité inquiète. Il fallait une étoile au ciel de ses songes pour y fixer ses regards et pour marcher dans cette contemplation.

Quand une espérance lui venait au cœur, il s'y abandonnait naïvement ; puis quand s'évanouissait l'illusion, il avait des crises violentes où, farouche, il se révoltait, accusant l'injustice de sa destinée. . . . Et c'était le mal de toute cette vie, le mal incurable et profond de trouver toujours dans la réalisation de ses rêves je ne sais quel néant qui le rendait morne, sombre. . . .

Pauvre artiste ! . . .

Et pourtant, il y avait encore des heures paisibles, calmes, silencieuses, l'été au milieu de la campagne, un jour de soleil et de limpidité ! . . .

Et le peintre, devenu pensif, se dit après tout que l'existence n'est pas si misérable, que sa part en est belle, puisqu'il aime, puisque son avenir vivra, puisque la nature est riante, la lumière élémentaire, l'air plein de parfums ! . . .

Le passé renaît : son enfance, ses rêves, douces illusions, pages radieuses d'une jeunesse faite d'espérance et d'amour. . . . Recueilli, les yeux voilés d'émotions, il s'arrête, oubliant les luttes, les déceptions, les souffrances ; souriant aux rêveries chères, aux divagations folles, ayant compris en sa vaillance reconquise la loi des choses humaines et la sagesse immuable de Dieu. . . .

26 novembre,

JOSEPH BEAULIEU

Les *Annales Térésiennes* paraissent chaque mois de l'année scolaire par livraisons de 24 ou 32 pages.

Le prix de l'abonnement est d'UN DOLLAR, payable d'avance.

On s'abonne au bureau des *Annales*, Séminaire de Ste-Thérèse, ou chez M. J. M. Valois, libraire, 1626, rue Notre-Dame, Montréal.
